

Un podcast, une œuvre

Abordez les grandes questions de société à travers une œuvre et son auteur.

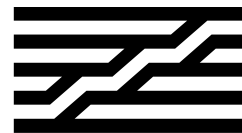
Chaque mois, l'émission *Un podcast, une œuvre* vous propose d'explorer une œuvre phare de la collection, à partir d'archives de conférences historiques, d'interviews inédites, de points de vue détonants et de musiques actuelles.

(Au gré des accrochages, certaines œuvres ne sont pas exposées.)

Art et amours : épisode 2

Nan Goldin, *Heartbeat*, 2000-2001

À travers l'œuvre *Heartbeat* de la photographe américaine Nan Goldin, affectée tout autant par la joie de former une famille choisie que par la tragédie du sida dans les communautés gays et lesbiennes, ce podcast explore l'amitié comme une forme d'amour à part entière, en superposant les années 1980 à aujourd'hui.



Code couleurs :

En noir, la voix narrative

En bleu, les intervenants

En vert, les citations

En violet, les extraits musicaux

En rouge, toute autre indication sonore



Transcription du podcast

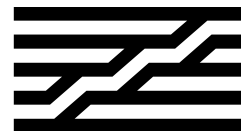
Temps de lecture : 16 min

Nous tenons à vous informer que ce podcast aborde des sujets qui peuvent heurter certaines sensibilités.

[jingle de l'émission] Bonjour à toutes et à tous, vous écoutez *Un podcast, une œuvre*, l'émission du Centre Pompidou qui éclaire une œuvre de ses collections à la lumière d'un thème d'actualité.

Dans ce nouvel épisode de la saison « Art et amours », nous parlerons de l'œuvre *Heartbeat* de Nan Goldin, ou « battement de cœur » en français. Le battement de cœur évoque la fonction organique et spontanée du corps vivant, que l'on retrouve dans ses séries de photos prises sur le vif, qui capturent viscéralement l'énergie du moment. Le cœur s'accélère notamment sous l'effet de l'émotion, de l'excitation, de la drogue et de l'inquiétude, qui sont des moments privilégiés dans l'œuvre de Nan Goldin. Mais encore, le battement de cœur a aussi une dimension symbolique dans cette œuvre. On en retrouve le pouls dans le rythme de ces diapositives. Et surtout, il revêt une signification intime, puisque le cœur de Nan Goldin bat pour ses amis, qu'elle photographie pour certains et certaines sur plusieurs décennies, et qu'elle appelle sa famille.

Tout de suite, le conférencier Olivier Font nous présente la photographe Nan Goldin et l'œuvre *Heartbeat*.



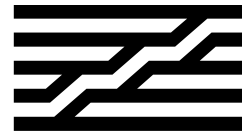
[Olivier Font] Si Nan Goldin est aujourd'hui considérée comme l'une des plus importantes photographes américaines, c'est à la fin des années 1970, début des années 1980, qu'elle se révèle sur la scène artistique. Elle photographie alors de manière intime sa vie plutôt festive et marginale. Elle fréquente beaucoup les boîtes de nuit, le milieu LGBT, les toxicomanes et témoigne dans ses œuvres de ses amitiés et de ses amants, des dérives, des excès et des plaisirs de son existence. Souvent considérée comme scandaleuse et provocante, son œuvre, d'une vérité crue, dévoile les souffrances de vies malmenées mais aussi la beauté et l'amour dans son quotidien ou l'inattendu.

En 1978, elle projette au Mudd Club (night-club légendaire de la vie underground new-yorkaise) pour l'anniversaire de Franck Zappa *The Ballad of Sexual Dependency* [La ballade de la dépendance sexuelle], une série de 720 diapositives se succédant en fondu enchaîné. Ce diaporama, presque documentaire, mis en musique, et qui peut rappeler le cinéma de Andy Warhol ou de John Cassavetes, constitue une forme de présentation qu'elle appliquera à de nombreuses créations.

C'est le cas pour *Heartbeat* [Battements de cœur], commandité en 2000-2001 pour la rétrospective de son œuvre au Centre Pompidou.

Heartbeat brosse le portrait de couples d'amis de ce qu'elle aime nommer sa famille élargie : Simon et Jessica, Joana et Aurèle, Marina, Jean Christian et Elio, Clemens et Jens, le neveu de Nan Goldin et sa petite amie. Ils sont saisis dans l'intimité d'un décor de leur intérieur, comme une salle bain, une chambre, une cuisine, sans volonté d'artifices dans les éclairages ou les cadrages. L'ensemble du diaporama comprend 245 diapositives diffusées par séquences de quatre plateaux – chaque séquence porte un titre spécifique – avec pour accompagnement sonore la chanson *Prayer of the Heart* de John Tavener interprétée par la chanteuse islandaise Björk et le Brodsky Quartet.

L'une des photos présente Clemens et Jens de la série nommée « Sweat » [Sueur].



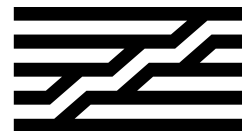
Allongés sur leur lit, l'un sur l'autre, se faisant face, un couple d'hommes fait l'amour. Les corps sont modelés sous une lumière franche, alors que l'obscurité les enveloppe. Celui qui est allongé semble crier, le visage figé entre douleur et extase. Tandis que son amant s'attarde sur sa poitrine, une main s'accroche avec force à la chevelure brune tandis que l'autre main semble abandonner sa prise et se détendre. La photo saisit le moment où le couple fusionne dans l'intensité des sensations.

Éprouvée par le suicide de sa sœur alors qu'elle était adolescente, Nan Goldin disait photographe pour ne perdre le souvenir de personne, et c'est bien cette démarche qu'elle présente dans *Heartbeat* : fixer, complice et voyeuse, des instants intimes pour qu'ils deviennent éternels.

[extrait musical : *Genf*, Aachen Bruessel]

J'aime mon corps lorsqu'il est avec ton /corps. C'est une chose si neuve.
Muscles meilleurs et nerfs plus. / J'aime ton corps. J'aime ce qu'il fait, / j'aime ses
comment. J'aime sentir l'échine / de ton corps et ses os, et le tremblant /-ferme-lisse et
que /encore et encore et encore / j'embrasserai, j'aime embrasser ton ceci ton cela, /
j'aime lentement caresser le, duvet chargé / de ta toison électrique, et ça qui vient / sur
la chair qui s'ouvre... Et les yeux gros d'amour / et sans doute j'aime le frisson / de
sous moi si neuve toi. (E.E. Cummings *J'aime ton corps lorsqu'il est avec mon*)

Ce poème de Cummings accompagne la série « Sueurs », qui constitue une section des diapositives de *Heartbeat*, décrite par Olivier. L'œuvre *Heartbeat* a cela de frappant, qu'elle montre l'intimité de couples d'amis que l'artiste photographie, notamment pendant qu'ils et elles font l'amour, sont nus dans leur appartement, des chambres d'hôtels ou passent des moments en compagnie de leurs jeunes enfants. Les photographies de Nan Goldin rendent visibles des moments d'intimité qui sont souvent assimilés aux sphères les plus privées et secrètes de la vie.



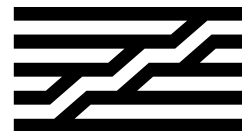
Nan Goldin a un rapport complexe à la famille. Elle grandit dans une banlieue de classe-moyenne et voue une adoration sans bornes à sa sœur, Barbara, qui se suicide à l'âge de 18 ans. Ses parents tentent de cacher ce suicide au voisinage pour continuer de faire bonne figure. Nan Goldin fuit de chez elle pour reconstituer une famille d'amis et se fait la promesse à elle-même de ne jamais cacher la vérité. À 18 ans, elle commence à prendre des photographies pour ne plus perdre les êtres chers et à se droguer : deux pratiques qui, selon ses mots, lui « auront sauvé la vie ».

Autant d'expériences intimes qui fondent sa pratique photographique, comme elle l'écrit : Depuis que je suis adolescente, mon travail m'a toujours indiqué pour qui j'avais vraiment du désir. Je crois en l'intimité – mais je pense que les gens protègent à tort certaines choses – comme la sexualité et la honte qui s'y trouve attachée. Des gens proches de moi disent que je leur laisse assez d'espace pour qu'ils s'autorisent plus encore à être eux-mêmes qu'ils ne croyaient pouvoir le faire.

Mon histoire est celle d'une famille recréée où les rôles traditionnels sont absents. Dans ma famille d'amis, le désir de créer entre nous une intimité aussi forte que les liens de sang est accompagné du désir de vivre quelque chose de plus ouvert. Les rôles ne sont pas définis. Nos relations sont de longue durée. Nous partons, nous revenons, mais ces séparations se font sans que notre intimité se rompe.

Nous sommes unis, non par le sang ou par une terre, mais par une morale similaire : le besoin de vivre pleinement et de vivre le moment ; un manque de foi en l'avenir ; un même respect pour l'honnêteté ; le besoin de franchir les limites ; une histoire commune. Nous vivons notre vie sans considération, mais avec de la considération pour l'autre. Il y a entre nous une capacité à écouter et à sympathiser qui va au-delà d'une définition normale de l'amitié.

J'avais 11 ans quand ma sœur s'est suicidée, c'était en 1965, à l'époque où le suicide des adolescents était encore tabou. J'étais proche d'elle et je comprenais certaines des forces qui l'avaient poussée au suicide. Je savais combien la sexualité et la



répression sexuelle jouaient des rôles importants dans son choix destructeur. Dans la semaine qui a suivi sa mort, j'ai été séduite par un homme plus âgé que moi. Pendant cette période d'intense douleur et de deuil, j'ai découvert en même temps un intense désir sexuel. Malgré mon sentiment de culpabilité, j'étais obsédée par mon désir. Ce sont ces deux évènements qui m'ont fait prendre conscience du pouvoir qu'exerce la sexualité. Explorer et comprendre les permutations de ce pouvoir sont les motivations de ma vie et de mon travail. (Nan Goldin)

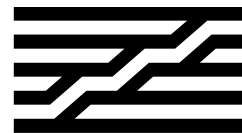
Nan Goldin décrit souvent son groupe d'amis comme sa famille. La relation d'amitié est construite autour du modèle familial de la sororité. C'est une famille sans contrôle parental, où l'on ne cache jamais la vérité pour sauver les apparences. C'est comme si, par son utilisation des diapositives, Nan Goldin subvertissait l'institution familiale américaine.

[Olivier Font] Il y a aussi cette récupération de la diapositive, qui pour beaucoup était un truc emmerdant, associée aux réunions de famille, aux retours de vacances, qui devient là un roman photo trash et totalement inattendu !

[extrait musical : *I'll be your mirror*, Velvet Underground]

Mes journaux écrits sont privés. Ils forment un ensemble de documents clos portant sur mon univers, qui me permet de prendre la distance nécessaire pour l'analyser. Mon journal photo est public. Sa base subjective se développe grâce à l'apport des autres. Mon but n'est pas de sélectionner des personnes pour pouvoir les photographier, au contraire, je photographie directement à partir de mon vécu.

Ce sont donc mes relations personnelles et non pas mon sens de l'observation qui ont inspiré ces photographies. Pour moi, l'instant où je photographie n'établit pas de distance. Il me rend au contraire plus lucide et me permet de me connecter avec mes émotions.



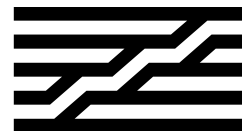
On a souvent l'idée que le photographe est par nature un voyeur, le dernier invité à la fête, mais ici c'est moi qui invite, c'est ma fête. Car c'est ma famille et mon histoire.
(Nan Goldin)

Ce que réinvente donc Nan Goldin dans son travail de photographe, c'est la relation. Les personnes qu'elle photographie sont aussi le premier public de son œuvre, lors de ses soirées de projection, dans des appartements, puis dans des bars new-yorkais. Selon la critique d'art Élisabeth Lebovici, Nan Goldin construit une autofiction, dont les lieux sont aussi des acteurs de la relation avec ses proches.

Dans son livre intitulé *Ce que le sida m'a fait*, elle écrit que ce « quartier indistinct que l'on appelle Downtown, n'est pas seulement un lieu, mais un sentiment, une façon de se sentir artiste, de vivre sa vie. » À son tour, Olivier nous raconte l'ambiance des années 1980, entre Paris et New York :

[Olivier Font] Dans les années '80, j'étais barman au Palace, qui était un des plus hauts lieux de la nuit parisienne. Il y avait quelque chose d'assez festif et de déluré. Il était fréquenté par la communauté lesbienne et gay et tout ce milieu je l'ai bien retrouvé dans l'œuvre de Nan Goldin. Mais je suis aussi d'une génération qui a connu l'arrivée du fléau qu'était le sida. Il y avait une double lecture que je retrouve chez Nan Goldin : celle de faire la fête jusqu'à l'excès, alors qu'à l'extérieur les amis disparaissaient d'une façon assez terrifiante. Il fallait pallier par une fête excessive la mort qui fauchait les plus jeunes et les plus festifs. Il y avait une opposition qui était assez violente.

J'ai aussi eu la chance de connaître New York à la fin des années '80, où il y avait tous ces quartiers qui étaient investis par les communautés festives, comme dans *Alphabet St.* chanté par Prince. Beaucoup de choses s'y créaient et c'étaient aussi des lieux de prostitution. Il y avait à New York un esprit hyper créatif, hyper festif qui s'accaparait des lieux de perdition, qu'on retrouve complètement dans l'œuvre de Nan Goldin.



[extrait musical : *Blue Monday*, New Order]

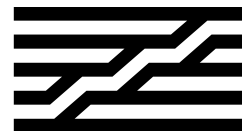
Mantra d'amour et d'extase, Enrique Juncosa

Twirl / Palladium / J's Hangout / Xenon / Queen / Hôpital éphémère / Distrito / James Dean / Metro / La Terrazza / Zone DK / Heaven / The Fridge / Kingsway Hotel / Este Bar / The Break / Cha cha / G / Splash / Roxy's / La Piscine / Picasso / Fellini / Morocco / Midway / Alien / Bus Stop / Venial / Twilo / Apolo / Star's / Tunnel / La Oficina / Member's / Ministry of Sound / Barracuda / Ricky's / Taller / Camp / Sound Factory / Black Cat / Biarritz / Moog / Blue boy / Castropol / La Guerra / El Antro / Lost City / Coco Latte / Trade / Foxy / Coppelia / Pulp.
Ohm. À répéter pour s'endormir

[Olivier Font] C'était la montée du garage et de l'acid, la fin du disco queer et tout ça... Avec le temps, je m'aperçois que les jeunes générations ne voient plus que cette dimension festive et oublient la dimension absolument tragique du sida. C'était cette ambiguïté qui était la plus marquante. C'est d'autant plus violent quand on a une vingtaine d'années, c'est le moment où justement il devrait y avoir une certaine insouciance qui est bien traduite par la fête, mais qui était complétée par cette faucheuse omniprésente qui était totalement inattendue.

Le sida a changé ma vie. Il y a la vie avant et après le sida. Nous étions à Fire Island la première fois que nous avons entendu parler du sida, en juillet 1981. J'étais avec Cookie Mueller, son amante Sharon et le photographe David Armstrong, l'un de mes plus anciens et meilleurs amis, et deux ou trois autres garçons. Cookie écrivait une chronique artistique mensuelle pour le magazine *Details*. Elle était la starlette du Lower East Side – poétesse, écrivaine, elle avait joué dans les premiers films de John Waters. Elle était la reine de la scène sociale de Downtown New York.

Cookie a commencé à lire tout haut l'article du New York Times à propos de cette nouvelle maladie.



David se souvient que nous avons tous un peu ri. On ne pouvait pas concevoir l'ampleur de ce qui allait se passer, que c'était ça qui nous attendait.

Et puis, je me souviens d'un article dans le New York Times, intitulé « Le cancer gay ». La première mort d'un proche est arrivée en 1982, c'était l'un des amants de David ; il était mannequin.

Mon art était le journal de ma vie. Je photographiais les gens autour de moi.

Je ne pensais pas à eux comme à des personnes vivant avec le sida. Vers 1985, j'ai compris que la plupart des gens autour de moi étaient séropositifs. David Armstrong a pris une photographie incroyable de Kevin, son amant de l'époque, juste avant que celui-ci n'entre à l'hôpital. Je l'avais photographié quand il était en bonne santé.

À ce moment-là, on ne savait pas grand-chose. L'ignorance régnait. Nous étions obsédés par les causes : il y avait toutes sortes de rumeurs, des poppers au bacon. Les gens se faisaient tester. J'étais dans le déni de la mort. Je pensais que les gens pouvaient la vaincre. Et puis, les gens ont commencé à mourir. C'est grâce à l'artiste et activiste Avram Finkelstein que j'ai commencé à m'engager, vers 1986-1987.

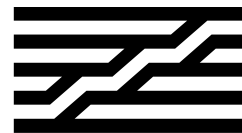
(Nan Goldin)

Le sida a mis l'émotion et l'urgence au centre des pratiques activistes et esthétiques, car les cercles artistiques du East Village et du Lower East Side de New York étaient confrontés quotidiennement à la mort et à la disparition de leurs amis.

Face à cette situation, Nan Goldin a produit des images depuis le point de vue de la proximité et de l'affect. Des photographies pour consigner le souvenir, pour garder en mémoire l'amour et la séparation, la joie et la douleur, la rencontre et le deuil.

[extrait musical : *Prayer of the Heart*, Björk]

La musique que l'on vient d'entendre est la chanson *Prayer of the Heart* interprétée par Björk.



Nan Goldin a choisi cette musique pour accompagner son diaporama *Heartbeat*, créé en 2001, des années après l'épidémie du sida, la dépendance à la drogue, la cure de désintoxication et le deuil.

Dans la liturgie catholique, un *kyrie eleison* est un chant d'invocation. Dans l'œuvre *Heartbeat*, la musique crée un décalage entre les images, pour la plupart joyeuses.

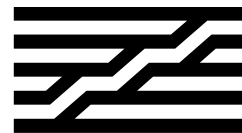
Elle montre des couples qui s'embrassent dans des chambres baignées par la lumière du jour, l'amourette d'été d'un couple d'adolescents, une famille qui prend un bain, des enfants joufflus, des corps jeunes et beaux ou des soirées en club.

L'œuvre apparaît alors comme une ode à l'amour, à la résilience, aux multiples vies vécues par la photographe, mais aussi à l'impossibilité d'oublier et de recommencer tout à fait. À la douleur qui reste vive et inconsolable, même des années après. C'est ce paradoxe, ou cette tension, entre lumière et ténèbres, joie et peine, amour et violence, qui semble innover jusqu'à aujourd'hui le travail de Nan Goldin.

Dans la série « Sueurs », décrite par Olivier au début de l'épisode, on retrouve plusieurs fois la mention *D'après Caravage*, dans les titres donnés aux photographies par Nan Goldin. Le Caravage est connu pour avoir mis au point la technique du *chiaroscuro*, ou clair-obscur, qui crée un très puissant contraste entre la lumière et l'ombre dans ses peintures.

Nan Goldin semble se placer dans cette continuité. Elle raconte en effet avoir découvert la lumière, après sa cure de désintoxication. Elle qui avait toujours vécu la nuit, dans son appartement, travaillé dans les bars et dormi la journée, découvre littéralement la lumière, son effet sur les corps, à la fois dans sa vie et dans son art.

Dans cette série « Sueurs », le jeu sur la lumière est essentiel et spécifique. Sur ce mode de la déclinaison d'un thème, la série se rattache aussi au titre *Heartbeat*, puisque la sueur évoque aussi un liquide corporel, à la fois sale et organique, que l'on sécrète dans les moments d'excitation et d'accélération des battements du cœur. [battements de cœur]



Dans son livre *La gentrification des esprits*, l'activiste et autrice Sarah Schulman regrette que les jeunes générations semblent avoir oublié l'histoire du sida. En tant qu'ancienne militante Act-Up à New York dans les années 1980, elle a vu sa ville se transformer et perdre sa dimension libre, révolutionnaire et avant-gardiste. Elle raconte le fossé générationnel qui s'est creusé entre les survivants de l'époque du sida et les plus jeunes générations.

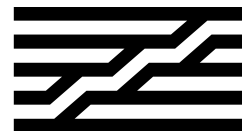
L'époque de Nan Goldin est marquée autant par la maladie que les clubs, la vie ensemble et les multiples rencontres. Mais de nos jours, l'épidémie du Covid nous contraint à limiter les contacts sociaux et physiques, qui se dématérialisent en grande partie dans l'espace numérique.

Pour poursuivre la réflexion autour de l'amitié et de la famille choisie, initiée par Nan Goldin, nous sommes allées discuter en ligne avec Nanténé Traoré, un jeune photographe et militant qui développe une réflexion sur le pouvoir révolutionnaire de l'amitié et prend des portraits en noir et blanc de ses amis, qu'il poste sur les réseaux sociaux.

[Nanténé Traoré] Je m'appelle Nanténé Traoré, je suis un écrivain et photographe militant, je suis un mec transgenre. Ça fait quelques années que je fais des photos de personnes qui m'entourent, puis de plus en plus de personnes de la communauté queer, en France et bientôt j'espère en Europe et ailleurs.

Mon travail s'attache à visibiliser ces espaces queer qui sont toujours représentés de la même manière, avec parfois peu de tendresse et beaucoup de voyeurisme. J'essaie de créer des visuels qui sont plus respectueux des personnes qui font partie de ces espaces.

Les relations d'amitié dans ma vie sont hyper importantes. Ça n'a pas toujours été le cas : j'ai été un assez mauvais ami pendant longtemps mais un assez bon amoureux. En entrant dans les communautés queer, j'ai découvert à quel point l'amitié pouvait



m'offrir beaucoup plus, mais c'est aussi une manière que j'ai trouvée de ne plus du tout catégoriser mes relations comme des relations d'amour ou d'amitié, ou d'amour au sens monogame du terme. Du coup, je pense que ça m'a permis d'élargir ce terme de « famille choisie », pour faire entrer tous les gens qui étaient importants dans ma vie.

Nous demandons alors à Nanténé ce que signifie pour lui le terme de « famille choisie ».

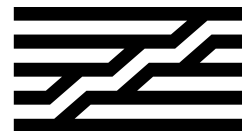
[Nanténé Traoré] C'est une idée qui est très caractéristique des milieux en marge et notamment des milieux queers, dans lesquels a évolué Nan Goldin, avec des personnes qui ne sont pas forcément hyper normées. Je pense qu'il y a tellement de violence quand on est queer, dans nos cercles familiaux de sang, qu'on est obligés de se trouver un autre cercle.

Les liens qu'on se crée dans ces nouveaux cercles sont tellement denses et importants – parce que ce sont des cercles de sécurité qu'on n'a pas connus ailleurs – que forcément on va avoir un rapport familial avec les gens qu'on va côtoyer.

Par exemple, chez les personnes transgenres, le fait de trouver des personnes qui vont vivre avec nous notre transition hormonale, chirurgicale ou juste sociale va être une vraie bouffée d'air frais. On va avoir l'impression de pouvoir faire confiance à des personnes, ce qui n'est pas le cas avec notre famille.

De nos jours, la primauté donnée à l'amitié et à l'amour s'inscrit durablement dans les réflexions féministes. La philosophe afro-américaine bell hooks a notamment publié de nombreux livres, qui explorent toutes les facettes des relations d'amour, et leur capacité à transformer en profondeur notre société, en plaçant l'affection au cœur des luttes féministes et antiracistes.

Dans son article *Love as the practice of freedom*, écrit en 1994, elle avance l'idée que des amitiés fortes sont une étape nécessaire à la libération collective. Dans



Communion, un livre plus récent, elle défend que l'amitié peut offrir des relations plus durables et plus riches que l'amour romantique. Puisque le couple est un espace soumis à de nombreuses normes et dynamiques inégalitaires, l'amitié permet d'expérimenter une réelle égalité.

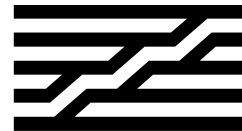
Dans notre société, les relations amicales sont pourtant relayées au second plan par rapport au couple. Alors que Nan Goldin semble vivre et photographier ses amitiés dans l'urgence d'une époque secouée par le sida, nous avons demandé à Nanténé si le fait de prioriser ses amitiés découlait d'un choix intellectuel, et quelles en ont été les conséquences.

[Nanténé Traoré] C'était un choix conscient. Je me suis rendu compte que la place qu'avaient mes histoires d'amour dans ma vie était vraiment très très importante et que je ne priorisais pas assez mes histoires d'amitié. On est dans une société régie par l'amatonormativité, le fait de mettre les histoires d'amour au premier plan, au-dessus de tous les autres types de relations qu'on peut avoir.

Il y a un an à peu près, je me suis dit que je ne pouvais plus fonctionner comme ça. On se montre vulnérable non plus qu'à une seule personne, qui serait son partenaire, mais à une infinité de personnes qui sont ses amis. On leur fait ce cadeau de confiance que l'on ne fait généralement que dans les relations amoureuses, comme si le fait de donner de soi était réservé à l'amour romantique.

Une fois que l'on commence à déconstruire ça, on se rend compte qu'il y a beaucoup d'amour dans ses relations d'amitié et beaucoup d'amitié dans ses relations romantiques et c'est assez génial !

C'est un choix qui m'est tombé dessus parce que j'ai rencontré des gens au même moment où je suis tombé amoureux d'elleux de manière amicale, si je peux le dire comme ça. C'est là que je me suis rendu compte que les jauges d'amour que j'avais à donner aux gens, elles étaient extensibles et que je n'avais pas à me restreindre dans mon amour et à le donner qu'à une seule personne.



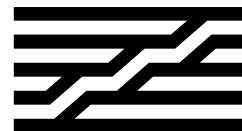
Donc je ne dirais pas que c'était intellectuel comme choix, mais que c'est la vie qui m'a amené à faire ce choix. Ce n'était pas si difficile, parce que j'étais entouré de gens que j'avais envie d'aimer autrement et à qui j'avais envie de donner de l'espace et de la place et ça ne m'était jamais arrivé encore. Ces personnes-là m'ont obligé de manière très douce et très tendre à reconscientiser mes relations.

Dans nos sociétés occidentales, le couple est souvent considéré comme la seule relation importante et intime. L'amour romantique a priorité sur l'amitié. C'est autour de lui qu'on organise ses choix de vie, même si faire couple est souvent difficile. Nanténé désigne ce phénomène comme l'amatonormativité. Nous lui avons donc demandé s'il pense que placer ses relations d'amitié en priorité peut être révolutionnaire.

[Nanténé Traoré] Plus que l'amitié et les réseaux d'affinité, je pense que ce qui est révolutionnaire est de quitter l'amatonormativité et de repenser la place de nos amitiés dans la société. Si on prend plus de temps et d'énergie pour prendre soin de nos amitiés et pour leur donner d'autres facettes, qui vont être plus amoureuses, plus tendres, plus vraies, je pense qu'il y a un vrai potentiel révolutionnaire.

Je pense que ça arrive un peu en ce moment, parce qu'il y a de plus en plus de personnes qui se revendiquent de l'anarchie relationnelle, ou du polyamour, et qui essaient de développer d'autres types d'amour ou de ne pas avoir de relations amoureuses, parce que leurs amis c'est leur vie. Je pense que plus on va évoluer, plus on va s'approcher d'une réorganisation profonde de notre société.

On a toujours l'impression que les révolutions sociales arrivent avec grand fracas, que tout tombe et qu'ensuite tout est reconstruit. Je pense que c'est plus insinueux que ça. Pour moi, la révolution de l'amatonormativité elle arrive déjà, rien que le fait qu'on en parle là, c'est le signe de ça.

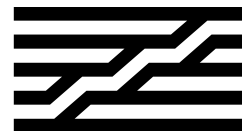


De plus en plus de gens se posent la question. Les gens cherchent des outils pour mieux vivre leurs relations d'amitié qui vont prendre une part plus grande dans leur vie et vont leur permettre de se réaliser autrement, en tant que personnes aussi. Parce que je pense que c'est ça le vrai bonheur de l'amitié : comme il y a beaucoup moins de pression amoureuse et sexuelle, on est libre d'être la personne qu'on est, et c'est reposant, cette liberté-là.

[extrait musical : *I feel love*, Donna Summer]

Si les jeunes générations queer ont été épargnées par la période traumatisante du sida, elles n'en ont pas moins été influencées par ces modèles de relations libres, montrés de façon très touchante par l'œuvre de Nan Goldin. Dans les cercles stigmatisés, des familles choisies se recomposent au fil des amitiés pour échapper à la violence.

Peu à peu, la revalorisation de l'amitié dans notre société gagne du terrain et se fait politique. Celle qui arrivait toujours « bonne dernière » derrière l'amour romantique est remise sur le devant de la scène. On la reconsidère comme une forme d'amour à part entière, qui peut donner lieu à des relations qui durent une vie, et sur lesquelles ne pèsent pas les injonctions du couple. À des époques différentes, les battements de cœurs des amitiés intenses continuent de résonner, des photographies de Nan Goldin à aujourd'hui.



Crédits

Réalisation et production : Julie Micheron

Éditorialisation et production : Clara Gouraud

Montage : Antoine Dahan

Enregistrement et mixage : Ivan Gariel

Habillage musical : Nawel Ben Kraïem et Nassim Kouti

Citations : Hélène Bressiant

Avec : Olivier Font et Nanténé Traoré

Infos pratiques

www.centrepompidou.fr

www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite

Application Centre Pompidou accessibilité

www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite/appli-centre-pompidou-accessibilite

Livrets d'aide à la visite

www.centrepompidou.fr/fr/visite/accessibilite/livrets-daide-en-falc

Suivez-nous sur

Facebook - Centre Pompidou, publics handicapés

<https://www.facebook.com/centrepompidou.publicshandicapes>

et Accessible.net https://accessible.net/paris/musee-art/centre-pompidou_5